



Le mythe de l'eau dans *Jeanne, fille du roy* de Suzanne Martel

Květuše KUNESOVA

Faculté de pédagogie, Université Hradec Kralové,
République tchèque

Résumé

L'article traite de la thématique de l'eau et de ses diverses significations dans le roman *Jeanne, fille du Roy* de Suzanne Martel, publié en 1974. Cet ouvrage est une réécriture à plusieurs niveaux de l'histoire. Sa naissance est due à une reprise, à un recommencement qui caractérise l'époque même de sa parution, imprégnée par les idées de la Révolution tranquille au Québec.

Mots clés : Suzanne Martel, eau, mythe, roman jeunesse.

Abstract

The article deals with the theme of water and its various meanings in the novel *Jeanne, fille du Roy* by Suzanne Martel, published in 1974. This work is a rewriting of the story on several levels. Its birth is due to a resumption, a new beginning which characterizes the very time of its publication, impregnated by the ideas of the Quiet Revolution in Quebec.

Keywords : Suzanne Martel, water, myth, youth novel.

L'art de la réécriture représenté par le livre de Suzanne Martel porte sur plusieurs niveaux de l'histoire. Même la naissance de ce livre est due à une reprise, à un recommencement dont l'époque de parution est caractérisée.

Suzanne Martel (1924-2012)¹ a publié son roman *Jeanne, fille du Roy*, destiné à la jeunesse, en 1974, dans les années imprégnées d'idées nées au cours de la Révolution tranquille au Québec. Dans les années 1960, les besoins de changements ont bouleversé la scène politique de cette province canadienne. La question qui se posait était celle de l'identité nationale. Les partisans du mouvement patriotique se tournaient vers la jeunesse qui, seule, pouvait se porter garante du développement de la culture française dans la mer anglophone canadienne. Un enthousiasme patriotique a donné de l'élan aux auteurs pour enfants, notamment à un groupe de femmes, dont l'une était Suzanne Martel, décidées à fonder une nouvelle littérature pour les enfants et les jeunes francophones, avec pour but de militer pour la langue française et pour la reconnaissance de la culture des Québécois.

Niveaux de réécritures dans *Jeanne, fille du Roy*

Dans le titre éponyme du roman de Suzanne Martel figure le personnage principal, Jeanne, une orpheline qui devient « fille du roi ». L'époque est celle du XVII^e siècle et les filles du roi sont de jeunes femmes qui ont été, – selon ce qu'en dit la tradition – choisies d'habitude par les responsables des hospices ou des hôpitaux où elles, orphelines pour la plupart, étaient hébergées. Le but était clair : elles devaient partir pour la Nouvelle-France, avec comme devoir très précis de s'y marier et d'y établir une famille. Le Roi de France agissait comme un tuteur en payant les frais de leur voyage ainsi qu'une dot lors de leur mariage. Leur présence au Canada devait soutenir les colons français et intensifier la colonisation de ce territoire.²

La structure du récit rappelle celle des contes merveilleux. Au premier plan, le titre du roman – « la fille du roi » – expression qui fait allusion à la thématique de contes où cette figure apparaît presque systématiquement dans le cadre de l'univers merveilleux. Cependant, dans le roman en question, le terme est utilisé dans son sens restreint. Cela est dû à la décision de Louis XIV qui a envoyé plusieurs centaines de jeunes femmes au Canada entre 1663 et 1673³. La protagoniste n'est donc pas princesse bien qu'elle se nomme « fille du roi ». Ce statut n'est pourtant pas sans valeur car plusieurs fois dans sa vie ultérieure, face aux obstacles et aux dures

¹ *Quatre Montréalais en l'an 3000*, 1962 (réédité en 1971 sous le titre de *Surréal 3000*). *Lis-moi la baleine*, 1966 ; *Jeanne, fille du Roy*, 1974 ; *Titralak, cadet de l'espace*, 1974 ; *Pi-Oui*, 1975. ; *À la découverte du Gotal*, 1979 ; *L'apprentissage d'Arahé*, 1979 ; *Premières armes - 1918*, 1979 ; *Nos amis robots*, 1981 ; *La baie du Nord (Menfou Carcajou)*, 1980 ; *Menfou Carcajou*, 1980 ; *Au temps de Marguerite Bourgeoys, quand Montréal était un village*, 1982.

² www.lesfillesduroy-quebec.org (Consulté le 30 juin 2016).

³ www.gallica.bnf.fr/dossiers/html/dossiers/FranceAmerique/fr/ (Consulté le 30 juin 2016).

conditions de vie dans la colonie, Jeanne se répète son appellation : « fille du roi ». La voix du narrateur se réfère ainsi également plusieurs fois à ce personnage en soutenant sa dignité. Dans l'histoire de Jeanne, l'idéalisation de la vie et de l'amour, si fréquente dans des contes de fées, cède à la réalité. Il est nécessaire que les jeunes filles pauvres, Jeanne et ses copines du couvent, résistent et s'adaptent à leur situation.

Par rapport au conte traditionnel, où le prince arrive à la fin du récit pour épouser la princesse, dans le roman dont il est question, le jeune Thierry de Villebrand apparaît au début du livre, il impressionne la petite Jeanne et devient « le chevalier de ses rêves ». Or, Jeanne, orpheline après la mort de son grand-père, se retrouve dans un couvent et ce n'est que la proposition d'aller en Amérique qui la sauve de la vie monastique. Elle part en portant l'image inoubliable de Thierry dans son cœur. Le mariage avec le beau seigneur dont elle a si souvent rêvé ne se réalisera pas. Pour conclure les conversations de jeunes filles avant le départ de Jeanne, Suzanne Martel remarque par la voix du narrateur : « L'histoire véritable finit ici. Les divers épilogues que les quatre amies se sont plu à ajouter au cours des années, créant une légende d'amour autour d'événements étonnants mais plausibles, toutes ces fins romantiques ne sont plus nécessaires. »⁴

Néanmoins, c'est en pensant à Thierry que Jeanne quitte la France. Elle a alors dix-huit ans tandis qu'au moment où elle a rencontré Thierry pour la première fois, elle en avait huit ans. Le voilier qui la conduit vers le Canada lui rappelle les jeux d'enfance pendant lesquels le vieux chêne représentait un bateau de voyages imaginaires, en évoquant ses souvenirs de Thierry : « Peut-être Thierry a-t-il trouvé le voilier de ses rêves ? Jeanne, en regardant le rivage disparaître à l'horizon, dit adieu à sa jeunesse et se tourne résolument vers l'avenir. »⁵

Quand elle arrive au Québec, les événements se précipitent. Elle est conduite au sieur de Rouville, son fiancé, homme ayant les mœurs rudes des coureurs de bois. Le mariage se fait immédiatement parce que Simon de Rouville doit partir à son domaine avant l'hiver, c'est-à-dire ne pas attendre que la glace l'en empêche. Jeanne commence à se rendre compte des conditions de vie au Canada.

Or, la figure de Thierry, qui semblait être éloignée ainsi que la France même, réapparaît de nouveau, comme si sa patrie et ses rêves venaient rejoindre Jeanne sur les rives du Saint-Laurent, dans son nouveau pays. Au bout de quelques mois, quand Simon de Rouville invite un de ses amis en visite, son épouse reconnaît en leur hôte Thierry de Villebrand qui s'était

⁴ Suzanne MARTEL, *Jeanne, fille du Roy*, Montréal, Fides, 1999, p. 33.

⁵ *Ibid.*, p. 56.

également exilé au Canada, à cause de la perte de son héritage familial. Cependant, la situation est tout à fait différente des rêves de jeunes filles car il n'y a plus de place pour ses sentiments romantiques d'autrefois. Leurs retrouvailles ne sont donc qu'une preuve de leur amitié mutuelle sans défaut et une démonstration de l'amour fidèle de Jeanne pour Simon, son mari, qu'elle préfère à son amour enfantin, Thierry. L'amitié est une valeur nécessaire et indispensable dans les conditions de la vie dure des premiers colons au Canada. La réalité efface les illusions romantiques de la jeune rêveuse. C'est la fidélité et la loyauté qui sont soulignées dans cette histoire parce que les premiers habitants de la Nouvelle-France doivent faire face non seulement au climat rude, mais aux dangers quotidiens divers, aux attaques des ennemis, le plus souvent des indigènes, indiens des tribus hostiles. Suzanne Martel essaie de montrer la vie authentique des premiers colons en racontant plusieurs épisodes dans lesquels les principaux personnages sont menacés, tués, enlevés par les « sauvages », obligés de surmonter des obstacles énormes pour sauver leurs propres vies de justesse : la maison de Jeanne et Simon s'écroule lors d'un incendie, Simon de Rouville est blessé à mort, leur enfant est enlevé par les Indiens. Le message du livre que l'auteure veut transmettre par cette histoire romantique est l'idée que les Français qui ont fondé la colonie sur le territoire américain ont pu survivre uniquement grâce à leurs qualités humaines et à leur solidarité.

En opposition au schéma proppien, le mariage se fait au début de l'histoire et la série des travaux imposés aux héros, ici à l'héroïne, Jeanne de Chatel, vient à sa suite. La conclusion est pourtant optimiste, comparable aux fins des contes merveilleux : les personnages ont accompli leurs tâches, ont survécu aux épreuves de leur destin et se sentent d'autant plus renforcés et instruits. Le personnage de Jeanne, qui voulait être « princesse » dans ses rêves de jeunesse, se métamorphose en femme libre, libérée et indépendante, un personnage dont la magie réside en ses capacités et connaissances. Elle est pourtant comparable également aux femmes, héroïnes des contes et des mythes, qui savaient aider et sauver leurs compagnons dans des situations extrêmes par leur ténacité et leur persévérance.

Le mythe de l'eau

Dans le cadre de nos analyses nous considérons le mythe, traditionnellement défini comme récit mettant en scène des êtres surnaturels, des actions imaginaires et des fantasmes

collectifs⁶, comme une sorte d'allégorie philosophique, un ensemble d'images et de pensées regroupées autour de la notion de l'eau.

Le mythe de l'eau pourrait être examiné et étudié de plusieurs points de vue, étant donné que l'eau est dotée d'une forte symbolique religieuse depuis les temps préhistoriques. La figure de l'eau est complexe et englobe des significations diverses d'où relèvent les approches que l'homme se construit envers ce liquide. L'eau comme phénomène physique est profondément inscrite dans la mythologie et la philosophie grecques anciennes. Il n'est pas nécessaire d'évoquer les personnages mythiques liés à l'eau, tels que Poséidon ou les nymphes de l'eau, nombreuses et variées, qui représentent l'élément si bénéfique et en même temps si dangereux pour l'homme. Pour les philosophes grecs, les interprétations de cet élément naturel ne manquent pas, à partir de Thalès de Milet (5^e siècle av. J.-C.) et d'Héraclite d'Ephèse (VI^e siècle av. J.-C.). C'est un phénomène constructeur et dynamisant de l'univers, qui exprime ainsi la diversité et les métamorphoses de la vie, bien que pour Héraclite, l'eau puisse symboliser également la mort⁷.

En tant que signe, l'eau est cependant à la base de l'imaginaire extrêmement riche au niveau littéraire. Gaston Bachelard l'étudie en exposant plusieurs axes d'imagination suscitée par l'eau dans son essai *L'eau et les rêves*⁸. Il s'efforce d'aller vers la profondeur de la substance. Bachelard met en évidence le caractère purificateur et rafraîchissant de l'eau en affirmant la suprématie de l'eau douce sur l'eau salée. Le complexe de Nausikaa évoque le côté magique féminin de l'eau et la nudité de la baigneuse. Les nageurs et la nage, les motifs qu'on pourrait appeler sportifs, rentrent par contre, chez Bachelard, dans le « complexe de Swinburne »⁹. Le sens négatif et morbide de l'eau est représenté par les eaux lourdes de la rivière Styx dans le complexe de Caron, mais également par les fluidités qui accompagnent des noyés dans le complexe d'Ophélie.

Dans le livre de Suzanne Martel, l'eau est présente sous plusieurs formes et si l'on adopte l'attitude de Bachelard, il est possible d'y trouver notamment l'eau douce, dans son sens favorable et comme symbole de la féminité, ainsi que les motifs néfastes liés à la nage et à la noyade qui relèvent, selon Bachelard, du complexe d'Ophélie ou de celui de Swinburne. Contrairement à Bachelard qui n'aime pas la mer : « En ce qui touche ma rêverie, ce n'est pas

⁶ www.larousse.fr/dictionnaires/francais/mythe/53630 (Consulté le 30 juin 2016). Voir aussi : *Dictionnaire des littératures française et étrangères*, Paris, Larousse, 1985, p. 1064-1065.

⁷ *Dictionnaire des littératures française et étrangères*. Paris, Larousse, 1985, p. 482.

⁸ Gaston BACHELARD, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1989.

⁹ *Ibid.*, p. 221-228.

l'infini que je trouve dans les eaux, c'est la profondeur »¹⁰, dans le roman de Suzanne Martel, l'eau représente un mouvement et un voyage. La traversée de la mer et la navigation sur les eaux rapides et dangereuses de grands fleuves, qui mènent vers de nouveaux horizons, sont des aventures exigeant souvent un dépassement de soi pour ceux qui les entreprennent. « La mort est un voyage et le voyage est une mort »¹¹ : la position bachelardienne ne s'y reflète pas. Il n'est pas sans intérêt que dans ses analyses, Bachelard admette pourtant qu'une rivière puisse inviter au voyage par son aspect.

L'eau comme chemin et mouvement

L'eau de mer que Jeanne contemple pendant son voyage de l'Europe en Nouvelle-France représente la vastitude et l'immensité de cet élément ainsi que son mouvement perpétuel et éternel. Pour l'héroïne, c'est un mouvement qui la mène à une nouvelle existence. Selon Vladimir Propp, il serait possible de le considérer comme « une traversée », toujours nécessaire pour que les héros de contes accomplissent leurs tâches.

La Nouvelle-France est également un pays de l'eau. Le fleuve de Saint-Laurent et les autres nombreux cours d'eau qui sont mentionnés dans le livre de Suzanne Martel sont des chemins navigables en été, tandis qu'en hiver l'eau change d'état et devient obstacle. Les rivières étaient effectivement à l'époque le seul moyen de transport. Au printemps, tout le monde attend que les glaces craquent, ce qu'on appelle « la débâcle » selon la remarque du narrateur du roman, et que les rivières soient utilisables à nouveau pour se déplacer.

Les eaux de grande dimension sont cependant différentes des eaux de source et des fontaines. L'immensité et la puissance des premières cèdent au pouvoir magique et métaphysique des eaux qui régénèrent ; c'est le cas de l'eau douce, de nombreuses fois représentée dans la tradition mythique, merveilleuse et légendaire. Dans son essai, Gaston Bachelard évoque plusieurs fois la fraîcheur de l'eau et sa magie régénératrice : « L'eau nous aide par sa substance fraîche et jeune. »¹² L'eau symbolise selon lui la pureté et la renaissance : « Un des caractères qui nous fait rapprocher du rêve de purification que suggère l'eau limpide, c'est le rêve de rénovation que suggère l'eau fraîche. »¹³

¹⁰ *Ibid.*, p. 11.

¹¹ *Ibid.*, p. 102.

¹² *Ibid.*, p. 200.

¹³ *Ibid.*, p. 197.

L'eau salvatrice

L'eau salvatrice, l'eau de vie, s'oppose à l'eau de caractère félin, ravageur et orageux. Les grandes surfaces de l'eau qui emportent et noient ont, non seulement d'autres aspects, mais aussi d'autres pouvoirs que l'eau de fontaine, l'eau de petites quantités, d'autant plus précieuse.

Vladimir Propp a consacré une étude à ce motif, qui lui semble être remarquable, dans *Les Racines historiques du conte merveilleux*. Propp considère que les deux dualités : eau vive / eau morte, et eau de force / eau de faiblesse, représentent au fond une seule et même chose, mais il les distingue de l'eau qui guérit, rajeunit ou vivifie, laquelle est mentionnée pour les deux mondes.¹⁴ Il n'est pas sans intérêt que l'eau vivifiante chez Propp serve souvent de boisson, comme c'est le cas de maints contes de fées.¹⁵ Dans le roman de Suzanne Martel, l'eau, qu'elle soit bénéfique ou maléfique, ne figure que l'eau qui lave ou dans laquelle on se baigne.

Dans ce roman, l'eau agit de façon salvatrice lors de deux scènes. La première fois on voit Jeanne qui met de l'eau dans les yeux brûlés de Thierry pour l'aider : l'eau joue alors le rôle de remède et apporte la guérison. Jeanne figure comme guérisseuse du mal qu'elle-même a causé. La scène a lieu après la mort de son grand-père, moment où elle ne veut pas consentir à son déménagement au couvent ni à être confiée aux religieuses. Elle s'enfuit de la maison. C'est Thierry qui la retrouve et, voulant l'emmener au couvent, Jeanne refuse, se bat avec lui et lui jette de la poudre de moutarde dans les yeux. Mais, en le voyant souffrir, elle finit par l'aider en lui lavant les yeux avec de l'eau. À ce moment-là, l'eau figure en tant que liquide miraculeux de vie et de régénération.

La même fonction de l'eau réapparaît plus tard dans l'histoire, lors d'un épisode canadien : au moment où Simon de Rouville, mari de Jeanne, est attaqué lors d'une embuscade par ses ennemis, les coureurs des bois comme lui, avec qui il avait eu des conflits. La bagarre faillit se terminer tragiquement parce qu'il s'évanouit suite à un traumatisme crânien. Cependant c'est Jeanne qui le rafraîchit avec de l'eau de la rivière, l'eau vivifiante qui lui apporte du soulagement et une quasi-résurrection. C'est la deuxième fois dans sa vie que Jeanne sauve l'homme aimé en lui jetant de l'eau au visage. À nouveau, l'eau régénère et revitalise, purifie et enlève le danger et la souffrance.

L'eau félonne et meurtrière

¹⁴ Vladimir PROPP, *Les Racines historiques du conte merveilleux*, Paris, Gallimard, 1983, chapitre V.II (« L'objet magique »), section 22 « L'eau vive et morte, de faiblesse et de force ».

¹⁵ Vladimir PROPP, *Morfologie pohádky*, Praha : H&H, 1999, p. 211.

L'eau peut avoir également un caractère dangereux. En pensant à son avenir sur les rivières du Canada, Jeanne essaie de pratiquer l'aviron, mais elle tombe dans l'eau qui l'emporte. À ce moment-là, l'élément de vie change en eau félonne, meurtrière. La mort de Jeanne dans l'eau semble inévitable comme si elle était prédestinée, comme le montre l'exclamation du mari qui, effrayé, lui crie : « Attends-moi, Aimée ! »¹⁶ Il est à noter que dans cet appel, il s'adresse à Jeanne en utilisant le prénom de son épouse précédente « Aimée », décédée tragiquement. Toutefois, Jeanne sera sauvée par Simon, et ne tentera plus cette expérience.

La chanson

L'eau apparaît au cours du récit non seulement sous sa forme concrète, mais également à travers des renvois intertextuels. En effet, la narration, à plusieurs reprises, est interrompue par la citation des paroles de la chanson : *À la claire fontaine* qui apporte au texte une nouvelle dimension. La voici utilisée par Suzanne Martel :

À la claire fontaine
M'en allant promener
J'ai trouvé l'eau si belle
Que je m'y suis baigné

Il y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai
Il y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai

Sous les feuilles d'un chêne
Je me suis fait sécher
Sur la plus haute branche
Un rossignol chantait

Il y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai
Il y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai

Chante rossignol chante
Toi qui as le cœur gai
Tu as le cœur à rire
Moi je l'ai à pleurer

En partant au domaine de son mari en canot, Jeanne entend pour la première fois la chanson *À la claire fontaine*, chantée par les hommes qui avironnent au rythme du mouvement

¹⁶ Suzanne MARTEL, *Jeanne, fille du Roy*, op. cit. p. 158.

du bateau et au rythme de l'eau. Les paroles de la chanson, qu'elle avait connue mais qu'elle n'avait jamais autant estimée, semble être liées à sa destinée. L'eau est mentionnée dans les paroles, mais il s'agit également d'un amour lointain et perdu. L'air de la chanson semble couler avec le courant du Saint-Laurent et avec le cours du temps.

La chanson elle-même est d'origine française, composée probablement aux XV^e ou XVI^e siècles en laisses hexasyllabiques ou alexandrins, avec assonance. *L'Encyclopédie canadienne* présente la chanson selon les auteurs canadiens en se référant par exemple à Marius Barbeau, 1883-1969, ethnologue canadien. Il est prouvé par certains historiens (dont James Huston, voyageur canadien, qui a vécu de 1820 à 1854) qu'elle avait été effectivement chantée au Canada par les coureurs des bois aux temps de la Nouvelle-France. Elle est devenue si populaire qu'elle figure comme le premier hymne national du Bas-Canada parce qu'elle était chantée par les Patriotes pendant le soulèvement des Canadiens français contre la domination anglaise en 1837-38. En 1878, elle a reçu ce statut par l'Association Canadienne de Saint Jean-Baptiste de Montréal. La chanson connaît autour de 500 versions.¹⁷

En France, il existe des études qui portent sur la chanson depuis le XVIII^e siècle. Sont connues deux versions principales auxquelles on peut se référer. Christophe Ballard, le grand spécialiste de l'édition musicale, en donne une sous le titre *Pour un bouquet de roses*, dans son recueil de 1704. La version évoque la Seine, donc, selon notre avis, elle n'a probablement pas influencé les versions canadiennes.¹⁸

Henri Davenson cite la chanson en expliquant son parcours canadien « où elle a servi notamment parmi les Patriotes de la révolte de 1837, de chant national français »,¹⁹ et mentionne ses variantes « dont certaines peuvent être d'origine savante qui changent complètement le sens de la chanson »²⁰. Davenson précise qu'au Canada, elle sert de chanson de canotiers – « on l'a placée dans la bouche d'un homme, amoureux maladroit et abandonné »²¹ :

J'ai perdu ma maîtresse
Sans l'avoir mérité
Pour un bouquet de roses

¹⁷ www.thecanadianencyclopedia.ca (Consulté le 30 juin 2016).

¹⁸ « Sur les bords de la Seine / Me suis lavé les pieds / D'une feuille de chesne / Me les suis essuyez / Que ne m'a-t-on donné / Celui que j'ai tant aimé ! », dans Christophe BALLARD, *Brunetes ou Petits airs tendres avec les doubles et la basse continue, meslées de chansons à danser, recueillies et mises en ordre par Christophe Ballard*, Tome second, cité selon Eugène ROLLAND, *Recueil de chansons populaires, t1*. Paris, Maisonneuve et Larose, 1967 (1883), p. 197.

¹⁹ Henri DAVENSON, *Le Livre des chansons*, Neuchâtel, Suisse, Éditions de La Baconnière, 1944, p. 353.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

Que je lui refusai.

Il affirme qu'en France, « elle est toujours dans la bouche d'une femme, et que le bouton de rose y a la valeur d'un symbole freudien. »²² Il semble effectivement que les réflexions de Davenson rentrent dans les intentions de Suzanne Martel : elle se sert du texte de la chanson pour évoquer une certaine symbolique aux moments décisifs de l'histoire de son roman. Un nouveau recours à Bachelard semble possible en évoquant le topos de « « Fontaine de Jouvence » :

Au complexe de la Fontaine de Jouvence est naturellement liée l'espérance de la guérison. La guérison par l'eau, dans son principe imaginaire, peut être considérée au double point de vue de l'imagination matérielle et de l'imagination dynamique. (...) On attribue à l'eau des vertus antithétiques des maux du malade. L'homme projette son désir de guérir de la substance compatissante.²³

Dans le livre de Marguerite et Raoul d'Harcourt *Chansons folkloriques françaises au Canada*²⁴, les auteurs citent deux titres de la chanson qui correspondent aux premiers couplets : *En revenant des noces* et *À la claire fontaine*. Il est intéressant de constater que, selon les auteurs, le premier titre est plus souvent employé en France que le second. Les deux approches mentionnées ci-dessus, c'est-à-dire, celle d'un jeune homme et celle d'une jeune fille, sont confirmées. La version française la plus répandue est celle d'une jeune fille tandis que l'autre, c'est « celle du jeune homme qui a passé l'Océan et que l'on recueille au Canada »²⁵. Les auteurs complètent leurs explications des versions canadiennes par leurs découvertes musicales : au Canada il existe deux types musicaux de *À la claire fontaine*, bien que les mélodies soient très proches. La portée idéologique de la chanson au Canada, que nous trouvons dans l'ouvrage de Davenson, est soutenue également : « Au Canada français, chanter la chanson *À la claire fontaine*, c'est presque hisser le drapeau de l'ancienne France », affirment-ils²⁶.

Les fragments des paroles de la chanson sont introduits plusieurs fois dans le texte de Suzanne Martel, en suivant un rythme de gradation, à partir des moments calmes jusqu'aux moments dramatiques. Les premières introductions des strophes de la chanson sont liées à la navigation : « Rouville lève son aviron et donne le signal du départ. Le chant des voyageurs

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*, p. 199.

²⁴ Marguerite et Raoul D'HARCOURT, *Chansons folkloriques françaises au Canada*, Québec, Presses universitaires Laval, 1956, p. 185.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*

flotte encore par bribes longtemps avec la disparition du dernier canot. »²⁷ Suivent les premières strophes de la chanson :

À la claire fontaine
M'en allant promener
J'ai trouvé l'eau si belle
Que je m'y suis baigné.

La chanson joue cependant aussi un rôle de protection et de défense comme dans l'épisode de l'enlèvement. Tout se passe au moment où Simon, le mari de Jeanne, est absent, en voyage pour quelques semaines : « Jeanne profite de cette solitude bienfaisante pour essayer cette expérience qui la tente depuis les premiers beaux jours. Elle veut se baigner et nager dans la rivière. Devant la maison le courant n'est plus fort, et l'eau l'attire irrésistiblement. »²⁸ Avec Isabelle, fille d'un premier mariage de Simon, elle s'avance dans l'eau, puis, tentée par la natation dans cette belle eau, Jeanne s'éloigne d'Isabelle pour quelques instants. Finalement, entre la joie et les beaux souvenirs d'enfance, elle revient vers la rive, mais Isabelle a disparu. Tout effrayée, Jeanne apprend qu'elle a été enlevée par les Indiens. Jeanne, courageuse et autonome, décide d'aller la chercher au camp des Algonquins « entonnant d'une voix forte et pure la mélodie préférée de Simon : *À la claire fontaine*... »²⁹ Après avoir déployé toutes ses forces et toute son éloquence, elle réussit à persuader le chef de la tribu de lui rendre l'enfant. De nouveau, quand les Indiens arrivent pour relâcher Isabelle, Jeanne recommence à chanter sa chanson de « guerre » en partant victorieusement avec sa fille libérée : « Tout le village silencieux les regarde gravir lentement la colline, et bientôt, les accents de la chanson de France s'estompent dans la nuit. »³⁰

L'érotisme

La chanson a également un côté caché, celui de chanson dite paillardes. Quand Jeanne entreprend un voyage à la place de Simon pour régler ses affaires commerciales, elle doit se déguiser en homme. Dans la compagnie purement masculine, il n'y a pas de scrupules ni de morale. Elle apprend ainsi la version de la chanson *À la claire fontaine* qui n'est pas destinée aux femmes. La morale de l'époque veut qu'elle ait honte de l'avoir entendue. C'est pourquoi elle ne veut pas en parler à son mari et elle s'inquiète qu'il l'apprenne.

²⁷ Suzanne MARTEL, *Jeanne, fille du Roy*, op. cit., p. 187.

²⁸ *Ibid.*, p. 186.

²⁹ *Ibid.*, p. 190.

³⁰ *Ibid.*, p. 192.

La facette érotique cachée de la chanson *À la claire fontaine* a peut-être encore un autre sens dans le roman de Suzanne Martel. Dans son livre écrit dans les années 1970, l'auteure évite bien sûr, toutes les scènes de caractère intime, vu le niveau éthique des rapports entre les deux sexes, imposé par l'église catholique au Québec. La conséquence logique de la vie commune de Jeanne et Simon est leur bébé, mais il n'y a pas d'érotisme dans leurs rapports. Nous pourrions cependant sentir que c'est la chanson qui remplace probablement cette dimension. La chanson qui est à la fois pure et innocente, mais qui, d'autre part, implique des connotations traditionnellement liées à la féminité et à l'érotisme figure toujours à l'arrière-plan de leurs rapports. Le chagrin d'amour exprimé par les paroles de la chanson cause un malentendu entre Jeanne, pensant que Simon ne veut pas oublier sa première femme, et Simon soupçonnant Jeanne de se réfugier dans les souvenirs d'un autre homme.

Conclusion

Pour conclure, il est possible de constater que l'histoire de Jeanne s'inscrit dans le thème de la réécriture à deux niveaux. Dans un premier temps, il s'agit de la structure du récit qui a plusieurs points communs avec des contes de fées. L'héroïne, proche de grands modèles et archétypes d'un récit merveilleux, passe par une série de preuves où elle est victorieuse. Le deuxième niveau est celui du mythe de l'eau sur lequel nous nous sommes arrêtée en détail pour montrer comment l'histoire de Jeanne pourrait être interprétée dans l'optique bachelardienne. Il s'agit notamment de l'opposition de l'eau salvatrice et de l'eau félonne. Le texte de la chanson *À la claire fontaine* apporte une nouvelle dimension au mythe de l'eau, mais également elle-même est reconsidérée dans le livre pour son symbolisme patriotique. Le mythe est ainsi réactualisé en retrouvant une nouvelle forme dans le roman grâce aux rapports intertextuels.

L'eau figure dans le roman sous plusieurs formes physiques et métaphysiques. Le voyage de France en Amérique, la nouvelle vie qu'elle symbolise, illustre la vision philosophique du changement perpétuel.

BIBLIOGRAPHIE

BACHELARD Gaston, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1989.

DAVENSON Henri, *Le Livre des chansons*. Neuchâtel, Suisse, éditions de La Baconnière, 1944.

D'HARCOURT Marguerite et Raoul, *Chansons folkloriques françaises au Canada*, Québec, Presses universitaires Laval, 1956.

GIROUX Robert, HAVARD Constance, LAPALME Rock, *Le guide de la chanson québécoise*, Montréal, Triptyque, 1996.

HOTTOIS Gilbert, *De la Renaissance à la Postmodernité*, Bruxelles, De Boeck, 2002.

MARTEL Suzanne, *Jeanne, fille du Roy*, Montréal, Fides, 1999.

PROPP Vladimir, *Les Racines historiques du conte merveilleux*, Paris, Gallimard, 1983.

PROPP, Vladimir. *Morphologie du conte*, Paris, Seuil / Points, 1965.

PROPP, Vladimir, *Morfologie pohádky*, Praha, H&H, 1999.

ROLLAND Eugène, *Recueil de chansons populaires*, t 1. Paris, Maisonneuve et Larose, 1967 (1883).

VALÉRIAN Patrick, *La chanson française de 1730 à nos jours*, Mallemort, éditions Proanima, 1993.

DICTIONNAIRE ET SITES

Dictionnaire des littératures française et étrangères, Paris, Larousse, 1985.

www.gallica.bnf.fr/dossiers/html/dossiers/FranceAmerique/fr/

www.larousse.fr/dictionnaires/francais/mythe/53630

www.lesfillesduroy-quebec.org